

Recherches sociographiques



Sophie-Laurence LAMONTAGNE et Fernand HARVEY, *La production textile domestique au Québec, 1827-1941. Une approche quantitative et régionale*

Jocelyne Mathieu

Volume 41, numéro 1, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057362ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057362ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mathieu, J. (2000). Compte rendu de [Sophie-Laurence LAMONTAGNE et Fernand HARVEY, *La production textile domestique au Québec, 1827-1941. Une approche quantitative et régionale*]. *Recherches sociographiques*, 41(1), 186–189. <https://doi.org/10.7202/057362ar>

Cette recherche d'un pays et d'une histoire collective passera d'abord, pour enfant de l'élite, par l'affirmation d'une singularité, d'un « je » en opposition au pouvoir et à la domination, comme le montre Olscamp : sortir du rang pour retrouver le pays. Elle se fera par ce choix en faveur du peuple, un choix motivé par une certaine compassion, une idée de la justice (Ferron fut un temps communiste) et par la recherche de ce que j'appellerais une authenticité, qu'il réserve à la culture populaire.

Vous savez, l'analphabète, il n'hésite pas pour savoir quel mot dire il le dit vite, il le dit bien, il conte bien. Moi, j'étais un Brébeuvois vous savez. [...] J'arrive dans la classe dite « populaire » je trouve des gens qui ont beaucoup plus d'esprit que moi, je ne peux pas répéter, je ne peux pas tenir la conversation, je ne peux pas conter : je les écoute. (Cité par Olscamp, p. 319.)

Ici Ferron me fait penser à Pierre Perrault, écrivain et cinéaste de la même génération (le premier est né en 1921, le second en 1927). Leurs trajectoires se recoupent dans un rapport semblable à la parole. On trouve chez Perrault ce refus des idées d'importation, le même rejet de l'enseignement classique, et un engagement encore plus grand du côté de cette « parole vive » des gens du peuple, un parti pris, dans ce cas-ci, franchement en faveur de l'oralité contre la littérature (avec ce que cela comporte d'ambiguïté pour un écrivain). Perrault fera lui aussi son « apprentissage du Québec » auprès des conteurs, des pêcheurs et des colons (Ferron en Gaspésie Perrault à l'Île-aux-Coudres) cherchant la parole à sa source, ce qu'il appellera sa conversion à la parole collective. Qu'on me permette de le citer :

C'est par ce moyen [le documentaire] que, personnellement j'ai commencé à me connaître moi-même, à m'appréhender, à me dévêtir des littératures étrangères qu'on m'enseignait, à cultiver mon jardin, à boire dans mon verre. Et en ce sens, le cinéma énonce une vérité, la mienne, celle de mes retrouvailles avec une humanité méprisée par les littératures. (P. PERRAULT, *De la parole aux actes*, Hexagone, 1985, p. 181.)

Il faudra écrire cette histoire de la parole au Québec, des différentes manières dont elle a mise des hommes et des femmes en rapport avec autrui et leur a promis une réconciliation avec eux-mêmes.

Éric GAGNON

*Direction de la santé publique de Québec et
Département de médecine sociale et préventive,
Université Laval.*

Sophie-Laurence LAMONTAGNE et Fernand HARVEY, *La production textile domestique au Québec, 1827-1941. Une approche quantitative et régionale*, Ottawa, Musée national des sciences et de la technologie, 1997, 90 p. (Transformation, 7.)

Cette publication du Musée des sciences et de la technologie, le septième numéro de la collection Transformation, pose un regard nouveau sur cent quinze

ans de production textile domestique québécoise. Les auteurs, réunissant à eux deux l'expertise de trois disciplines, l'histoire, la sociologie et l'ethnologie, abordent le sujet dans une perspective large et comparatiste, visant à mieux saisir les particularités du Québec, par rapport surtout à l'Ontario. Ils réalisent leur étude en s'appuyant sur des statistiques tirées principalement des recensements et en se servant de données d'enquêtes thématiques déjà recueillies. Réparties chronologiquement et régionalement, toutes ces données sont analysées au moyen d'un traitement croisé qui permet de les replacer dans des ensembles et en contexte.

Après avoir rappelé le rôle de la production textile dans l'histoire de la culture matérielle, les auteurs soulèvent, dans leur état de question, les liens de cette production textile avec l'économie familiale, l'économie rurale, l'histoire des femmes, l'industrialisation et le développement économique global. L'ouvrage se divise en deux grands chapitres, le premier sur les textiles du XIX^e siècle et le second sur ceux du XX^e.

Les deux chapitres présentent d'abord une mise en contexte de la production textile, particulièrement au Québec, et posent quelques jalons quant à la fabrication industrielle et domestique des textiles, situant l'une par rapport à l'autre. Par la suite, le premier chapitre aborde plus particulièrement la production de la laine, l'activité des moulins à carder et à fouler, les fabriques de rouets et la fabrication d'étoffe de laine et de toile de lin. Le second chapitre s'attarde de nouveau à la production de la laine puis à la renaissance des industries textiles domestiques. Tant pour le XIX^e siècle que pour le XX^e, les auteurs proposent une interprétation contextuelle des résultats dans le but d'expliquer les particularités du Québec et de ses régions.

Le premier chapitre, plus historique, trace la trajectoire du développement de la production textile domestique sous le Régime français : les efforts d'instauration d'une pratique familiale par la distribution de métiers à tisser, les incitations auprès des filles pour qu'elles apprennent les techniques du filage, l'avènement d'un vêtement « canadien », en somme la montée d'une activité qui inquiétera finalement le conquérant de 1760 craignant pour sa production métropolitaine. Cela n'a cependant pas empêché la naissance d'une industrie textile manufacturière, laquelle deviendra plus importante en Ontario, alors que le Québec continuera « à maintenir une position dominante dans la fabrication des textiles domestiques ».

Ce premier chapitre fournit des données statistiques abondantes, apportant des précisions sur la production de la laine des différentes régions du Québec, entre 1844 et 1901, sur l'activité des moulins à carder et à fouler qui atteste de l'intensité variable en milieu domestique, tout de même dominante par rapport à celle de l'Ontario et apparentée à celle des provinces Maritimes. Cela amène à un « essai d'interprétation du contexte socio-économique pour la différenciation Québec / Ontario ».

Le nouveau contexte du XX^e siècle laisse apparaître la concurrence entre la tradition et la modernité, particulièrement bien résumée ainsi :

La renaissance des métiers artisanaux au Québec et au Canada dans la première moitié du XX^e siècle doit [...] être considérée comme une stratégie délibérée de renouer

avec les traditions du passé écartées par l'avènement de la modernité. Sans nier les impératifs économiques évidents surtout lors de la crise des années 1930, cette renaissance revêt donc un caractère social et culturel avant tout [...]. Cette mise à distance, par la modernité, d'activités liées à la vie quotidienne a eu pour effet de les transformer progressivement en pratiques culturelles à valeur patrimoniale. (P. 41.)

Cet ouvrage replace les choses : la renaissance des arts domestiques n'a pas touché que le Québec, empreint de son idéologie ruraliste, mais l'ensemble des provinces canadiennes et même plusieurs régions des États-Unis. Mise de l'avant par la Canadian Handicrafts Guild, cette renaissance de l'artisanat au Québec est aussi portée par l'Église catholique et le gouvernement du Québec, notamment par le ministère de l'Agriculture, qui tentera de répondre aux demandes d'un marché privé, en lien avec une industrie touristique en émergence. Une réappropriation de la production artisanale, entre autres par les Cercles de fermières, mouvement né en 1915, participera, de façon majeure, à une régionalisation officielle de cette production textile. L'analyse des statistiques selon le territoire montre bien le déplacement et l'intensité relative des mouvements.

Le courant ruraliste, associé au mouvement nationaliste, n'empêche pas l'ouverture à d'autres pays. La première Exposition provinciale, en 1930, où étaient présentées des pièces de différents pays, à partir de la collection d'artisanat assemblée à l'instigation de Paul Gouin, marque le début d'une ère d'influence. La création de l'École provinciale des arts domestiques à Québec, cette même année 1930, s'inscrit dans un élan de découverte des techniques et motifs d'ailleurs, alors qu'on y accueille au départ des professeurs européens et étatsuniens.

La préoccupation des gouvernements de développer une production de qualité, originale et économiquement rentable, amène ceux-ci à favoriser des liens entre les institutions d'enseignement, avec l'École des beaux-arts et les écoles ménagères au Québec et avec le Dominion Provincial Youth Training Plan, créé en 1937 en Ontario.

Des noms célèbres figurent comme leaders de ce mouvement très important. Mentionnons Alphonse Désilets et Oscar Bériau, tous deux du ministère de l'Agriculture du Québec. Le premier, agronome de formation, fut l'initiateur des Cercles des fermières ; il a influencé la pensée ruraliste, aidé par sa femme Roland Savard-Désilets qui a fondé la revue *La bonne fermière* (1941-1944), suivie de *La terre et le foyer* (1945-1963), pour faire écho aux activités des Cercles et pour défendre le patrimoine rural « contre le modernisme déstructurant des villes » (p. 53). Quant à Oscar Bériau, il a joué un rôle de catalyseur dans la quête d'une originalité de nos productions artisanales et, en ce sens, a encouragé la création artistique. Cet esprit de création et cette fierté d'une production originale ont aussi été portés et diffusés par une journaliste, qui deviendra plus tard animatrice à la télévision, Françoise Gaudet-Smet. Par sa propre production, ses conférences et la revue qu'elle lance sous le titre de *Paysana* (1938-1949), elle exercera une très grande influence « auprès des femmes rurales que le travail dans les fabriques de guerre avait déracinées » (p. 53). Pour sa part, Jean-Marie Gauvreau, directeur de l'École du meuble de Montréal « et ardent défenseur de la cause de l'artisanat » (p. 59), jouera un rôle dans la vaste enquête confiée par le gouvernement à l'économiste Esdras Minville, *l'Inventaire des*

ressources naturelles et industrielles, 1937-1940. Gauvreau sera chargé du volet sur l'artisanat. Les résultats révéleront que la production textile domestique des années 1930 ne ressemble plus guère à celle du XIX^e siècle.

Tout ce phénomène de la renaissance de l'artisanat durant les années 1930 n'est pas exclusif au Québec. L'on apprend en effet qu'il se révèle tout au moins pancanadien et qu'il inclut un intérêt pour la mise en valeur des différentes traditions populaires francophones, anglophones, allophones et amérindiennes, à la recherche d'une culture canadienne authentique. Dans le détail, le cas du Nouveau-Brunswick ressemble à celui du Québec particulièrement au regard des métiers artisanaux et des textiles domestiques ; il existe des liens évidents entre le Québec et les provinces Maritimes. Les auteurs prennent pour exemple la production des tapis crochetés qui, après avoir constitué une production artisanale vivante dans tout l'est du Canada, a décliné au tournant du siècle à cause des produits développés en commerce, est revenue en vogue au cours des années 1930, pour ensuite se transformer peu à peu en pratique artistique.

Cet ouvrage propose une analyse intelligente de la situation des productions textiles au Québec et au Canada à partir de sources encore trop peu exploitées. L'examen de données statistiques et de données d'enquête a le mérite de croiser deux types de renseignements. Tracer des portraits régionaux a aussi permis, comme l'avaient prévu les auteurs, « de saisir des tendances et des nuances que ne parvient pas à faire ressortir une analyse globale à l'échelle du Québec [et] évite du même coup la dispersion des données à l'échelle trop restreinte des divisions de recensement » (p. 4). Cette recherche place les choses en perspective, d'un angle économique et social, ce qui nous rappelle que la culture et l'économie sont indissociables. Si le premier chapitre confirme les connaissances déjà acquises et les complète, le deuxième chapitre s'attarde à un mouvement extrêmement important et trop peu analysé, celui de la réappropriation, de la récupération et de l'exploitation des traditions. Le rapport établi entre les diverses institutions, notamment d'enseignement, enrichit la lecture et la compréhension du phénomène particulièrement important durant les années 1930-1940.

Malgré l'aridité inhérente aux chiffres et aux statistiques, ce texte se lit aisément. Non seulement il retient l'attention, mais il stimule le goût d'en apprendre encore plus sur la situation du Québec en cette matière. Les illustrations s'avèrent un apport essentiel ; plusieurs dessins sont connus, ceux d'Edmond-Joseph particulièrement, mais les photographies tirées de différents fonds d'archives apportent une note d'originalité à la qualité informative des documents.

La perspective régionaliste a encore une fois permis d'améliorer la compréhension de l'histoire économique et culturelle du Québec. Cet ouvrage s'inscrit désormais dans la panoplie des études qu'il faut connaître en culture matérielle.

Jocelyne MATHIEU

*Département d'ethnologie,
Université Laval.*

Marcel FOURNIER, *Entretiens avec Denis Szabo. Fondation et fondements de la criminologie*, Montréal, Liber, 1998, 228 p.

Dans ses *Entretiens avec Denis Szabo*, Marcel Fournier présente la biographie du père fondateur de l'enseignement criminologique au Québec. Par l'entremise de l'entrevue, l'auteur fait connaître un personnage important dans le milieu criminologique québécois et canadien. Nous y découvrons, entre autres, comment le professeur Szabo a réussi à doter cette discipline d'une autonomie institutionnelle et scientifique au Québec. L'ouvrage renseigne également sur certains fondements de la criminologie en tant que nouvelle discipline des sciences sociales de même que sur le rôle du criminologue dans la société contemporaine québécoise.

Fournier divise sa discussion avec Szabo en quatre parties. La première, « Du sabre au livre », traite du passé de ce réfugié politique. Szabo présente sa famille, sa vie de jeune Hongrois, sa formation militaire, sa situation durant la Deuxième Guerre mondiale, sa fuite du régime communiste en 1949, sa formation universitaire, de Louvain en Belgique jusqu'à Paris, l'évolution de son cheminement intellectuel qui l'a conduit de la sociologie à l'étude des phénomènes criminologiques, de ceux qui l'ont influencé intellectuellement tout au long de sa vie (de SZALAI son professeur hongrois jusqu'à SAUVY son directeur de thèse en passant par PARETO, FRIEDMANN et beaucoup d'autres) jusqu'à son arrivée à Montréal en 1958. De son expérience traumatisante de la Deuxième guerre mondiale, il tira une leçon philosophique et idéologique, à savoir que « l'open society de Karl Popper, respectueux des droits de l'homme, [...] est devenu pour moi une idéologie à la fois pragmatique (flexible, adaptable aux circonstances, acceptant le principe du moindre mal), mais aussi dogmatique, ne cédant jamais sur les principes » (p. 42). Il avance que PARETO l'a mis en garde contre le caractère fallacieux des idéologies et des crises épistémologiques perpétuelles. À cet égard, la sociologie sera pour lui, « ce que les gens qui se disent sociologues font ; laissons le reste tranquille parce qu'on ne se mettra jamais d'accord » (p. 60). Cet érudit, qui se décrit lui-même comme un positiviste, prêche pour une sociologie « utile » à la société, une sociologie qui nécessairement serait empirique. Quant au cheminement professionnel qui le conduisit à Montréal, Szabo raconte sa rencontre fortuite avec Norbert Lacoste en Belgique et son arrivée au Québec.

La deuxième partie du livre, « La structuration de la discipline », traite de l'arrivée du professeur Szabo à Montréal, de sa vision de la discipline criminologique et des processus qui permirent sa réalisation institutionnelle. L'ouvrage présente donc l'évolution de la criminologie en tant que discipline universitaire au Québec. L'ascension de cette nouvelle discipline fut quasi immédiate, car une chance historique s'est présentée : celle des commissions d'enquêtes visant à moderniser l'appareil de justice pénale et à lutter plus efficacement contre le crime et les criminels. En effet, le professeur Szabo est devenu un conseiller scientifique important auprès de ces commissions d'enquêtes, ce qui a considérablement augmenté la visibilité et la crédibilité de la criminologie dans l'univers social canadien. C'est ainsi qu'a pris naissance le département de criminologie de l'Université de Montréal – un centre de formation à la fois professionnel et scien-

tifique – par la suite transformé en École de criminologie. De plus, pour s'assurer le développement continu de la criminologie de même qu'une visibilité mondiale, le Centre international de criminologie comparée (CICC) fut créé en 1969.

La troisième partie de l'ouvrage, « La criminologie et son objet », traite plus particulièrement des questions concernant la conception du crime, du châtement et de la criminologie en général telle que les perçoit Denis Szabo, pour qui la « vraie » criminologie doit être professionnelle, axée vers les sciences sociales appliquées. Aussi, le criminologue est-il défini comme un intervenant stratégique au niveau du crime, du criminel, de la victime et des autres acteurs de la justice pénale. Szabo est très sévère à l'égard de ce que plusieurs nomment la « criminologie critique », celle qui s'attarde à dénoncer les inadaptations, les failles du système. « Pour certains d'entre eux, [...] rien n'est réel, tout est construit et déconstruit au gré des acteurs-marionnettes » (p. 141). Ces criminologues ont, selon lui, mis en cause les fondements mêmes de la criminologie en s'attaquant au critère de normativité et en « décrédibilisant » les sciences sociales comme science empirique. Pour Szabo, Michel FOUCAULT, avec *Surveiller et punir*, aura servi de watershed à cette criminologie. Il explique alors sa position mitigée devant les conclusions de Foucault qu'il décrit comme l'un des plus brillants professeurs d'erreurs. D'ailleurs, à cet égard, certains propos laissent perplexes, notamment quand Szabo commente les pratiques sexuelles de Foucault. Pour nous, cela n'amène rien de pertinent quant à la compréhension de la criminologie et ses fondements.

Szabo met en garde contre le radicalisme en recherche. Il démontre bien que le concept de crime appelle des nuances (ex. la consommation de drogues) et qu'il faut dès lors réévaluer certaines solutions sur la base de l'expérimentation. Il rappelle son intérêt pour le terrorisme au début des années 1970, et sa théorie concernant le lien entre le terrorisme, les trafiquants de drogue et la pègre. Il livre également son point de vue sur la peine de mort, son penchant pour l'abolitionnisme et sa vision du châtement carcéral, de la réhabilitation du « criminel » et de la prévention. C'est en effet sur le plan de la prévention (éducation, famille, enfance) et de l'intégrité au niveau de la police et du système de justice pénale que réside pour lui la solution en matière de criminalité.

Dans la dernière partie du livre, « Le criminologue et sa société », Fournier questionne Szabo sur sa perception de la société québécoise et du débat politique qui l'habite. Dans ce chapitre, nous découvrons un homme marqué par son passé tragique et son inquiétude devant la ferveur nationaliste. Il met d'ailleurs en garde contre le fanatisme en faisant des parallèles entre la situation du Québec et celle de sa Hongrie natale. Il terminera en présentant sa vision de l'université de demain et l'avenir de la francophonie nord-américaine.

Entretiens avec Denis Szabo livre la vision, les préoccupations, les réussites et les échecs d'un homme considéré comme l'initiateur de l'enseignement universitaire de la criminologie au Québec. Ce livre intéressera donc particulièrement les amateurs de biographie et les criminologues désireux de connaître les perceptions d'un acteur

important du développement de leur discipline sur la scène universitaire québécoise et canadienne.

Patrice CORRIVEAU

Laurent LAPLANTE, *La personne immédiate*, Montréal, L'Hexagone, 1998, 266 p.

Journaliste chevronné et communicateur recherché, essayiste à la plume alerte et à la pensée incisive, Laurent Laplante est aussi sociographe à ses heures. « Ne pas blâmer mais constater » (p. 69) se donne-t-il comme projet dans l'ouvrage *La personne immédiate*. Mais même s'il entend s'en tenir à l'examen de faits pour exposer sa thèse, il ne peut retenir le moraliste qui sommeille en lui et qui s'indigne devant ce qu'il est en train d'analyser. Les véritables moralistes sont rares dans la tradition intellectuelle québécoise, aussi faut-il recommander la lecture de cet ouvrage non seulement à ceux et celles qui veulent en savoir plus sur leur société, mais aussi à ceux qui s'interrogent sur le sens à donner aux faits rapportés.

Quelle est la ligne directrice de l'ouvrage, l'argument principal ? L'auteur diagnostique une myopie généralisée et une priorité à l'immédiat qu'il observe dans trois cercles : celui formé des citoyens ordinaires, celui des décideurs politiques et des gens d'affaires, et enfin celui des intellectuels québécois qui lui semblent tous souffrir du même « mal de l'intelligence » pour reprendre le mot de TOCQUEVILLE que cite l'auteur. Pour Laplante, l'individu ne se pense plus comme responsable de son destin, il a renoncé à son autonomie. Il se pose en victime : si le fumeur est atteint de cancer, c'est la faute aux compagnies qui fabriquent des cigarettes et qui ont omis de l'informer des méfaits du tabac. Le sens critique sur ce qui arrive fait défaut et l'individu se conduit en docile consommateur, d'abord préoccupé par ce qui arrive ici et maintenant, d'où le label de *personne immédiate* qui donne son titre au livre. Ce manque de lucidité et de recul, cet aveuglement est un mal répandu chez les individus ordinaires enfoncés dans le confort et l'indifférence d'une société de consommation elle-même surprotégée par l'omniprésence de l'État qui veille à tout – la *nounou gouvernementale* comme il l'appelle – mais c'est aussi un mal qui a atteint les décideurs et ceux qui ont pour métier de penser, entend montrer l'auteur. Que la myopie ait ainsi gagné les deux cercles qui en principe devraient faire preuve de lucidité, voilà qui indigné le moraliste.

Laplante entend procéder par accumulation d'exemples pour arriver à convaincre son lecteur du bien-fondé de son analyse et il se révèle bon sociographe dans sa démarche d'observateur critique. En fait il livre ce que le savant appellerait des études de cas pour illustrer ce mal de l'intelligence qui frappe bien tous les milieux. Les parents qui se rangent du côté de leurs enfants fautifs à l'école ou l'auditeur de téléthon « qui endosse aveuglément des formules philanthropiques qui méritent pourtant un examen critique » (p. 64) sont des personnes immédiates. Dans le deuxième cercle, le livre, le cinéma, les nouvelles sont aussi traités comme des